



FRANÇOIS GREMAUD

Mon Frère

En quelques mots...

Mon Frère est né d'un désir ancien, mais longtemps contenu : celui de donner la parole – la vraie, la pleine – à Christian, mon frère. Sourd de naissance, il a grandi dans un monde qui parle fort mais écoute peu et qui, par incompréhension, par manque de connaissance et par peur, l'a beaucoup effacé.

En tissant trois histoires parallèles – celle de la Langue des Signes, celle de Christian et celle de la création du spectacle – *Mon Frère* se veut à la fois un acte politique, un acte artistique, et un acte d'amour.

Il est, de fait, **politique**, car raconter la surdité frontalement, depuis l'intérieur, sans filtre et sans sur-explication, c'est déjà résister à l'effacement. C'est *donner à voir* une autre voix – une voix visuelle, corporelle, vibrante.   travers son histoire, Christian partage aussi celle de toute une communauté : ses luttes, ses injustices, ses résistances, sa langue, sa fierté.

Mais ce geste dépasse la seule question de la surdité. Ce que Christian met en jeu, c'est une force de résistance plus large : un art de rester debout dans un monde qui met à terre. Sa vivacité, son humour, sa soif de lien et de justice interpellent bien au-delà de la question de la différence. En ces temps qui tremblent, *Mon Frère* rappelle modestement qu'il est *possible* de résister et qu'il est *possible* de faire ensemble.

Il se veut **artistique** parce qu'il met en scène une parole incarnée et singulière qui – parce qu'elle a été et reste souvent

malmenée – oblige. Il ne s'agit pas de fiction : Christian se raconte en Langue des Signes, dans une forme scénique que j'ai choisie comme un espace de jeu, de mémoire et de liberté et que Christian habite avec son corps et sa langue. Il joue son propre rôle, mais joue aussi le mien. Et moi, je traduis. Je l'accompagne. Notre façon de faire du théâtre ensemble se doit de refléter le cheminement qui a été le nôtre lors de la création vers davantage d'* galit *. Un cheminement *concret* vers une égalité *réelle* qui oblige chacun à défaire ses plis pour tenter de comprendre la manière qu'a l'autre de *dire*.

Enfin, ce spectacle se veut un geste d'**amour**. Une modeste manière de faire ma part. De rendre un hommage fraternel à celui à qui je dois tant.

On me demande souvent d'où vient mon goût pour un théâtre « didactique ». Assurément, cela vient de mon enfance, de la joie que je lisais dans les yeux de Christian quand je traduisais pour lui, quand l'accès à la compréhension lui était donné.

C'est de ce genre de lumière que nous aimerions mettre en partage. Parce que lui et moi croyons en les mots de la poétesse Amanda Gorman :

Il y a toujours de la lumière,

Si seulement nous sommes assez braves pour la voir,

Si seulement nous sommes assez braves pour l'être.

François Gremaud

Synopsis

Mon frère met en scène Christian, en sa qualité de personnage principal de la pièce et d'interprète de ce personnage (qui lui ressemble beaucoup).

Christian est curieux, enthousiaste, passionné et engagé. Et, entre autres choses, Sourd. Il est le frère du metteur en scène (qu'il interprète parfois).

Il se raconte en langue des signes, accompagné sur scène par la voix de son interprète (son traducteur, cette fois, joué par son frère François).

En se racontant - ses luttes quotidiennes tressées de joies et de peines - il raconte également l'histoire, les particularités et les combats de sa communauté et de sa langue.

Sous les mots dessinés dans l'espace, dans la vibration du corps de Christian, personnage principal sans cesse « empêché » par les circonstances, l'inexorable joie de vivre et l'irrépressible besoin de communiquer de Christian, son interprète.

Historique

Je songe à ce spectacle depuis longtemps.

Le théâtre que je tente de faire depuis plus de 20 ans doit énormément à mon frère Christian et à la Langue des Signes que nous avons apprise ensemble quand nous étions petits. Sa spatialité et son engagement physique ont non seulement articulé mes mises en scène, mais aussi influencé ma manière même d'écrire (« pour le corps »).

Christian et moi nous ressemblons beaucoup. Physiquement, d'abord, mais nous partageons également un caractère joyeux et la chance d'être dotés d'un très grand appétit de vivre.

Nous avons toutefois une grande différence. Invisible.

J'ai, moi, toujours eu le loisir de pouvoir nourrir cet appétit sans entrave. Christian, lui, a toujours été - et reste encore souvent - *empêché*.

Non pas – et c'est important – parce que sa surdité l'empêche (les entendants diraient ici « son invalidité »¹), mais bien parce que les entendants – qui ont model  la société à leur image – sont souvent *incapables* de comprendre ce qu'est la surdit ².

Et parce qu'ils ne comprennent pas, ils ne permettent pas.

C'est, en général, le sort que la majorité réserve aux minorit s³.

L'histoire de la Langue des Signes est représentative de la manière que les personnes dites « valides » ont eu (et ont encore) de considérer les Sourd-es.

Sa reconnaissance en tant que véritable langue remonte au XVIe siècle, en Espagne. Au XVIIIe siècle, en France, l'abbé entendant Charles-Michel de l'épée met en place une méthode d'éducation fondée sur la Langue des Signes.

¹ « Le terme "invalidité" me dérange, surtout quand il est utilisé dans le contexte législatif en Suisse. C'est un mot péjoratif, qui ne correspond pas   ma situation. Il définit juste ceux qui ont une incapacité de gain, totale ou partielle, à cause d'une atteinte à la santé. Mais la surdité, ce n'est pas une question de santé. Et selon la loi, l'assurance invalidité (AI), je ne suis pas invalide. J'ai un diplôme universitaire et je suis tout à fait capable de travailler, même si l'accès au marché de l'emploi n'est pas facile. » *propos de Christian Gremaud*

² « Pour nous, les sourds, les entendants ont aussi un handicap : dans la communication. Parfois, ils peuvent être tellement têtus et pénibles, surtout quand ils ne prêtent pas attention à ce que nous leur demandons. C'est hyper frustrant. Parfois, on a l'impression que les entendants ne s'intéressent à nous que par rapport à notre oreille et au son. » *propos de Christian Gremaud*

³ « Depuis des siècles, la société s'est construite sans tenir compte de la vie visuelle dont nous avons besoin. Nous sommes une minorité dans une société où tout est centré sur les sons : téléphones, conversations orales, annonces parlées... Partout, c'est le son qui domine, et ça n'est pas adapté aux Sourds. C'est comme si la société était construite pour les entendants, et que nous, les Sourds, devions sans cesse nous adapter à un monde qui ne prend pas en compte notre réalité. » *propos de Christian Gremaud*

Grâce à cet enseignement - grâce à l'accès que la Langue offre à la pensée - les Sourd·es ont pu – entre autres choses – apprendre à lire et à écrire, ce qui leur a permis d'accéder à des professions dites « normales », dans l'enseignement, l'artisanat, le commerce ou l'administration.

Au XIXe siècle, la reconnaissance de certaines écoles spécialisées et l'évolution des mentalités ont permis une meilleure intégration des Sourd·es et l'accès à différentes carrières.

En 1880, lors du Congrès de Milan, des éducateurs (252 entendants pour seulement 4 Sourds - pour lesquels n'avait pas été prévu d'interprète) ont décidé que la méthode orale (apprentissage de la parole et de la lecture labiale) devait remplacer la Langue des Signes dans l'enseignement donné aux Sourd·es.

Cette décision a entraîné une interdiction de l'usage de la Langue des Signes dans les écoles spécialisées en Europe occidentale.

Pendant plus d'un siècle, les Sourd·es ont été contraint·es d'apprendre à parler et à lire sur les lèvres, au détriment de l'apprentissage de leur langue naturelle, ce qui a entraîné une perte importante dans la transmission de la Langue des Signes, un retard scolaire massif chez les élèves, une exclusion du monde du travail, une marginalisation sociale et une invisibilisation des Sourd·es.

Ce n'est qu'à partir des années 1960-1980, grâce aux travaux linguistiques et aux luttes des associations de Sourd·es - d'abord aux Etats-Unis puis en France et en Europe - que la Langue des Signes a commencé à être réhabilitée et à retrouver sa place dans l'éducation et la société.

Mais le combat est quotidien et très loin d'être gagné.

Mon frère est né en 1977, il a vécu cette lente transition vers la Langue des Signes, vécu dans sa chair l'humiliation de l'oralisation forcée⁴ et de la lecture labiale (qui est absolument imparfaite, seulement 30% des sons sont visibles

⁴ « L'oralisation est vraiment une forme d'apprentissage contre-nature, surtout que je ne perçois JAMAIS les sons dans ma vie quotidienne. Pourtant, j'ai été obligé de m'y plier, en utilisant des méthodes qui m'ont insupporté profondément. Cela m'a fait perdre un temps précieux que j'aurais pu utiliser pour apprendre des matières essentielles comme le français ou les mathématiques. Ce n'est pas un apprentissage qui m'a permis de m'épanouir en tant que personne sourde, mais davantage une tentative de satisfaire les attentes des entendants, qui veulent nous entendre parler. Cependant, eux, ils ne prennent pas la peine d'apprendre notre langue, la Langue des Signes, ce qui rend la situation d'autant plus injuste. Quand j'oralise, il y a ce sentiment profond en moi : "je ne peux plus continuer", "ça n'a aucun sens", "c'est injuste pour les entendants avec qui je dois communiquer". J'ai détesté les remarques irrespectueuses de ceux qui m'ont appris à oraliser, comme "tu parles mal, les entendants ne vont rien comprendre". Ces paroles me démoralisaient toujours plus, et rendaient l'apprentissage encore plus pénible et décourageant. Au lieu de nous aider à nous épanouir, on nous a poussé et on nous pousse encore à nous conformer à une norme qui n'est pas la nôtre, sans tenir compte de nos besoins spécifiques. » *propos de Christian Gremaud*

sur les lèvres), ces heures passées à devoir se conformer aux attentes des entendants alors qu'il n'avait qu'une envie : découvrir, apprendre et rêver le monde.

Nous avons grandi côte à côte, avec cette même « vivacité » (c'est le terme employé par mon frère Christian, que je cite ci-contre). Mais alors que j'ai toujours eu devant moi tous les possibles, mon frère a toujours dû lutter pour en avoir au mieux quelques miettes.

S'il refuse de se présenter comme victime, je mesure moi l'*injustice* qui lui est faite.

Je voudrais ce spectacle comme une justice rendue à mon frère. De fait, la moindre des choses.

Je rêve de voir Christian comme un personnage de théâtre.

Un lointain descendant d'Antigone qui n'a d'autre choix que de se tenir debout devant l'injustice.

Un héros du quotidien, cousin de toutes ces personnes issues de minorités qui n'ont d'autre choix - et aujourd'hui encore moins que jamais - que de *résister*.

Et qui nous prouvent que cela est *possible*.

Mais je voudrais aussi ce spectacle joyeux. À l'image de mon frère qui, malgré les innombrables et quotidiennes difficultés, n'a jamais perdu sa si belle « vivacité ».

François Gremaud

« Tu sais, cette vivacité, c'est vraiment moi. Je suis toujours en mouvement, avec plein d'énergie et d'enthousiasme. Je réagis vite, j'ai les idées claires, et je suis constamment curieux de découvrir de nouvelles choses, de vivre de belles expériences. C'est un don que j'ai et qui m'aide à avancer, à ne pas me laisser abattre par les obstacles. Je ne baisse jamais les bras, au contraire, je me bats toujours pour aller de l'avant. Je suis rapide d'esprit parce que j'ai cette volonté de continuer à avancer, toujours enthousiaste et à la recherche de nouvelles curiosités. Ça me fait me sentir vivant, vraiment. C'est un peu comme si cette vivacité était mon moteur, non seulement pour réussir, mais aussi pour profiter pleinement de la vie et de tout ce qu'elle m'offre. Et je pense que c'est grâce à cette énergie que je garde une attitude positive, même face aux moments difficiles. »

Christian Gremaud

Intentions artistiques

Langue des signes et résistance : un exemple inspirant de lutte

Le fait que la communauté sourde ait dû résister à la menace de son effacement – notamment après le Congrès de Milan de 1880 – fait écho à d'autres luttes contre les formes d'oppression et d'invisibilisation, et l'interdiction de la Langue des Signes pendant plus d'un siècle rappelle d'autres tentatives d'éradication de cultures minoritaires.

Ces violences ne sont pas du passé : elles ressurgissent aujourd'hui sous des formes nouvelles – dans les discours anti-woke, anti-LGBTQI+, racistes ou validistes.

Dans ce contexte, la lutte des Sourd·es est un exemple concret de résistance et de réinvention. En 1975, des Sourd·es français·es se rendent à Washington et découvrent, avec stupeur, que là où la Langue des Signes n'a pas été interdite, les possibles sont multiples. Ils reviennent en Europe avec une conviction transformée : UN AUTRE MONDE EST POSSIBLE.

Aujourd'hui, leur combat nous offre une double leçon : face à l'injustice, il est *nécessaire* de résister. Et surtout, il est *possible* de résister.

Celleux, à qui les personnes se disant « valides » n'ont jamais cessé d'imposer leur modèle, se révèlent, de fait, d'exemplaires modèles à suivre.

L'hybridité comme mode de pensée et d'action

Mon Frère est né d'une tentative d'*hybridité active* :

- entre la Langue des Signes (parlée par Christian) et le français parlé (porté par moi) ;
- entre Christian qui joue, et moi qui écris, qui traduis, qui accompagne ;
- entre deux corps, deux langues, deux regards, côte à côte sur scène.

Cette cohabitation fait écho à la pensée de Donna Haraway, qui invite à « faire parenté » (making kin), à tisser des alliances au-delà des frontières habituelles : entre humains et non-humains, entre les langues et les langages, entre les corps normés et ceux qui ne le sont pas.

Il ne s'agit pas ici de fusionner les mondes, mais d'apprendre à *cohabiter dans la complexité*, dans la traduction, dans l'inconfort parfois – avec humour, tendresse, et radicalité joyeuse.

Résistance et création d'un autre monde possible

J'ai trouvé chez Isabelle Stengers et Philippe Pignarre des textes pertinents sur ce qu'ils appellent « la sorcellerie capitaliste » et ses « alternatives infernales », qui montrent que la logique capitaliste nous enferme dans de

fausses nécessités (« il faut bien... », « on n'a pas d'autres choix... »), injonctions qui rendent *impensable* toute alternative.

La communauté sourde, en défendant sa langue et en revendiquant un mode d'existence propre, montre qu'il est possible de refuser cette assignation, et d'inventer un ailleurs *ici-même*.

Elle ne propose pas de solution clé en main, mais un geste de résistance : *penser avec le trouble*, comme le dirait Haraway. Ne pas chercher à maîtriser la complexité, mais vivre et agir avec elle.

C'est peut-être cela, aujourd'hui, *faire théâtre* : créer un lieu où, sans prétendre changer le monde, on peut déjà - comme le propose Isabelle Stengers - *échanger quelques recettes* - des gestes, des mots, des expériences - pour le rendre un peu plus habitable.

La vulnérabilité comme puissance

Les réflexions de Cynthia Fleury ou Marie Garrau sur la vulnérabilité m'ont profondément marqué. La société a souvent considéré les personnes sourdes comme vulnérables, dans le sens de « diminuées ».

Mais ce que montre *Mon Frère*, c'est que leur langue, leur culture, leur lucidité, leur humour et leur résistance sont bien des *puissances*.

Surtout, la vulnérabilité n'est pas une faiblesse. Elle est *une condition*

partagée. Dans un monde en crise - écologique, sociale, démocratique - nous sommes toutes et tous vulnérables.

Reconnaitre cette vulnérabilité, c'est aussi reconnaître l'interdépendance. Cela nous engage à repenser nos liens, à cultiver le soin, le « care », comme force politique.

C'est aussi un pas vers UN AUTRE MONDE POSSIBLE, non pas idéalisé, mais plus juste, plus et *mieux* habité.

L'expérience du public comme enjeu politique

Dans *Mon Frère*, j'aimerais que Christian puisse transmettre au public quelques Signes - des mots qu'il aime, qu'il juge beaux, forts ou nécessaires.

Ce n'est pas un simple « atelier participatif », mais une manière d'une simplicité désarmante de partager avec le public un autre rapport au langage, au corps, à l'attention. Une invitation à ressentir *physiquement* ce que cela implique de voir, de traduire, de s'exprimer *autrement*.

Mais c'est avant tout symbolique : cheminer vers l'autre demande concrètement de défaire ses plis. C'est un geste impliquant.

Vers une dramaturgie de la résistance ?

J'aimerais que ce spectacle ouvre un espace où *voir, entendre, penser et être ensemble autrement* devient possible. Pas seulement pour parler de résistance, mais pour *la vivre en acte* : dans la forme, dans le rythme, dans la manière d'être là.

Apprendre à signer, par exemple, quelques mots que certains politiques voudraient invisibiliser ou interdire, c'est *un acte poétique et politique*. Ce n'est pas seulement expérimenter une langue : c'est *refuser physiquement le silence imposé*, et prendre part à un mouvement plus large d'*empouvoirement*.

Les ressorts du théâtre

Même si la pièce s'appuie sur des éléments réels, je tiens à jouer pleinement avec les outils du théâtre :

- la notion de *personnage* (Christian joue "Christian", mais aussi parfois moi, des figures historiques ou contemporaines...);
- le *jeu* (avec les registres, les codes, les conventions) ;
- la *dramaturgie* (faire apparaître les coutures du spectacle, le moment de l'écriture, la voix de l'auteur...).

Ce n'est pas une conférence, ni un témoignage mis en scène. C'est une

forme de *théâtre habité*, à la fois documenté et ludique, politique et affectif, rigoureux et poreux.

La structure du spectacle

La structure de *Mon Frère* repose sur un tissage assumé et fluide entre plusieurs niveaux de récit, sans hiérarchie rigide. Ce n'est pas une narration linéaire, mais une forme en spirale, où le personnel, le collectif, l'intime, le politique et le poétique s'entrelacent.

Il y a d'abord le récit personnel et familial, l'histoire de Christian, racontée par lui-même, en Langue des Signes, depuis l'enfance jusqu'à aujourd'hui. Une histoire qui traverse l'école, la famille, le travail, les discriminations, les découvertes, les luttes et les joies. Et, en creux, le récit de la relation fraternelle – tendre, complice, parfois ironique, toujours vivante – avec François, son frère et complice de plateau.

Ce récit croise l'histoire collective des Sourd·es, racontée en théâtre : du Congrès de Milan à la reconnaissance de la Langue des Signes, du Réveil sourd aux combats actuels. Une Histoire faite de silences imposés et de résistances joyeuses.

Le spectacle intègre aussi des échos contemporains, parfois plus discrets, mais bien présents : la question du validisme, de la langue comme outil d'inclusion ou d'exclusion, la persistance des inégalités ou encore la nécessité de tenir debout face au chaos.

Enfin, *Mon Frère* raconte la pièce en train de se faire, détricote les fils qui ont tissé sa nécessité et, ce faisant, rappelle

que faire autrement – bien que complexe
– est possible.

La forme du spectacle reste ouverte,
poreuse, inachevée par principe : elle ne
cherche pas à imposer un message, ni à
plaider une cause fermée. Elle ouvre une
brèche, un espace de pensée partagée,
une invitation à la nuance, à la
complexité, au déplacement.

Virginia Woolf écrivait : *Think, we must.*

C'est ce que veut proposer le spectacle :
penser ENSEMBLE, ressentir
ENSEMBLE, et partir – peut-être
maladroitement, mais sincèrement – à la
recherche, ENSEMBLE, non pas d'un
autre monde idéal dont nous aurions une
connaissance préalable, mais de la
possibilité même d'un *autre monde*.

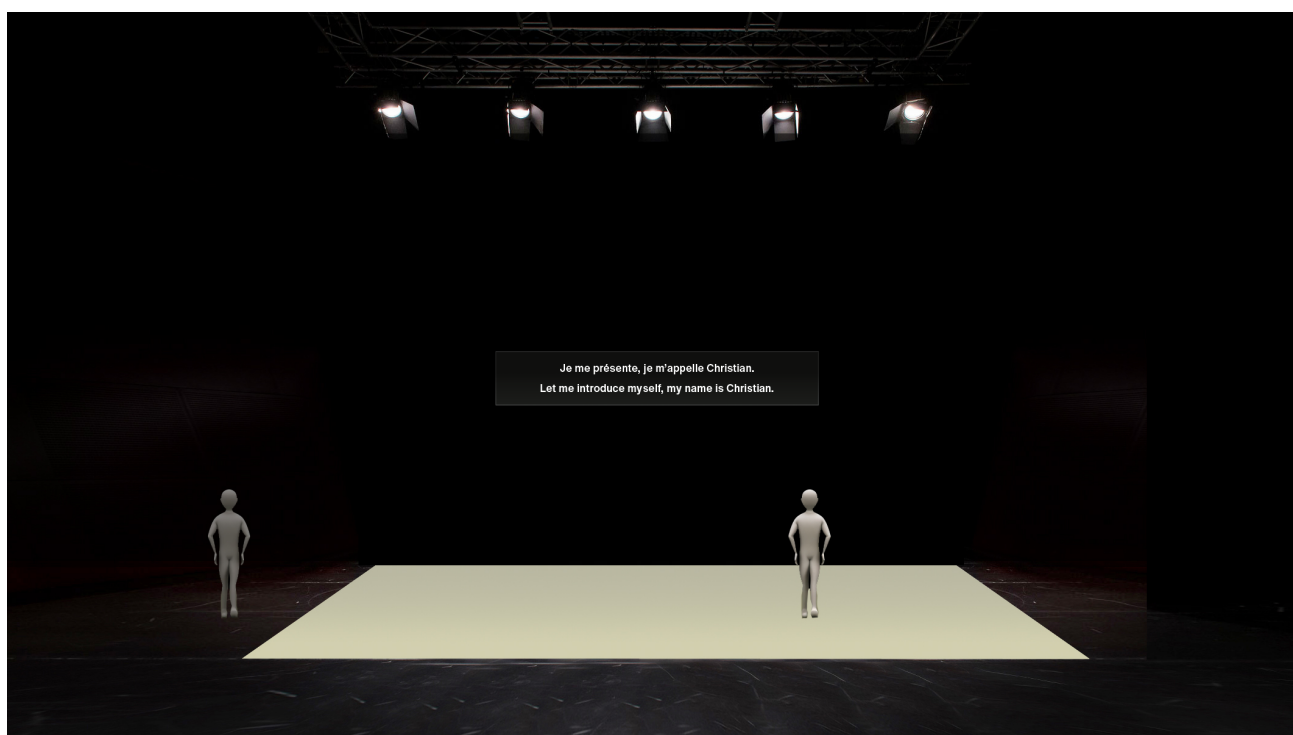
Scénographie

Sur le sol, posé au milieu de la boîte noire de la scène, un tapis de danse de couleur sable, de forme rectangulaire, qui délimite l'espace de jeu.

Au-dessus de l'espace de jeu, au fond, un bloc de sur-titres, avec le texte en français (à l'attention des personnes malentendantes ou Sourdes ne parlant pas la Langue des Signes), ainsi que possiblement dans une seconde langue choisie (pour l'heure, allemand ou anglais).

Mon frère, Christian, se tient sur l'espace de jeu, je me tiens, moi, sur le côté à Jardin.

Pendant le spectacle, le fond reste noir.



Scénographie (suite)

Pour l'effet final, les rideaux de fond tombent pour laisser apparaître un rideau de fond imprimé représentant la toile *Marguerite et le dragon* du peintre sourd Frédéric Peyson, toile évoquée pendant le spectacle.



Lumières, son et musiques

Pour l'heure, les concepts de lumières et sons ne sont pas arrêtés.

Quand mon frère signe, il n'oralise pas, mais on entend parfois des sons.

J'aimerais a priori qu'on les entende, peut-être voudrai-je l'amplifier.

Il faudra également qu'on m'entende dire en français le texte signé par mon frère.

Il n'y aura pas de musique pendant le spectacle, sinon à la toute fin pour un effet final (annoncé et présenté dès le début du spectacle comme « kitsch et racoleur » par Christian).

Une musique - volontairement émotive - mélangera accents de violons répétitifs inspirés des 4 saisons de Vivaldi et des notes de « Two people in a Room » de Stephan Eicher, sur lesquelles Christian dansera.⁵

⁵ On apprend pendant le spectacle qu'en été 86, tandis que François dansait dans sa chambre sur cette musique, Christian, en voyant son frère si joyeux, s'est mis à danser à son tour. Ce qui l'a beaucoup amusé. Mais ce qui a fait pleurer François. « Pourquoi tu pleures ? » a demandé Christian. « Parce que tu n'entends pas la musique... » lui a répondu François. « Et alors ? C'est pas grave ! Et ça ne m'empêche pas de danser ! ».

Préambule (extrait de texte)

Ce préambule, écrit (dicté) le 27 février 2025, est susceptible d'ouvrir le spectacle. il sera interprété sur scène par mon frère Christian, qui me jouera, « le temps de ce préambule ».

Bonsoir.

Je me présente : je suis François Gremaud, le metteur en scène de ce spectacle.

Avant de commencer, je voudrais partager avec vous ces quelques mots.

Le spectacle que vous êtes en train de regarder, j'ai envie de le faire depuis plus de 2 ans.

Mais je ne l'ai pas encore écrit.

Nous sommes aujourd'hui le 27 février 2025, je suis en Suisse, à la montagne, pour en débiter l'écriture.

Ce spectacle m'oblige.

Pourquoi ?

Parce que je le veux digne et respectueux d'une personne que j'aime et que j'admire infiniment et qui actuellement me joue devant vous.

Il m'oblige parce qu'aujourd'hui, dans ce monde de plus en plus sombre, je me dois de faire ma part.

Mais ces derniers temps, le flux de l'actualité est tel que je me sens submergé.

Tout est si grave que les bras m'en tombent.

Dans cette situation, pas facile d'écrire...

C'est ainsi que depuis plusieurs jours, je suis devant ma page blanche... et je culpabilise.

Alors ce matin, pour respirer un peu et me changer les idées, je suis sorti faire une ballade en raquettes. Les raquettes, vous voyez ? Ce sont ces chaussures qu'on met pour marcher dans la neige...

Vous me trouvez actuellement debout, sous le soleil, à 2000 mètres d'altitude, en train de dicter ce texte à mon téléphone.

Je suis planté au milieu d'un paysage :

De ce côté, des montagnes, derrière lesquelles se trouve le glacier d'Aletsch, le plus grand des Alpes. (Enfin... Ce qu'il en reste...)

De l'autre côté, d'autres montagnes, avec derrière, le Piémont.

Devant moi - là où vous êtes assis - la vallée du Rhône.

Au-dessus de ma tête, deux rapaces dansent dans le ciel bleu.

C'est beau à pleurer...

Et d'ailleurs je pleure.

Soudain, tout ça me rappelle les mots de la poétesse américaine Amanda Gorman :

« Il y a toujours de la lumière, si seulement nous sommes assez braves pour la voir, si seulement nous sommes assez braves pour l'être. »

Et voilà que les premiers mots de ce spectacle arrivent...

Parce que je connais une personne assez brave pour être la lumière.

Cette personne, c'est mon frère.

Distribution**Jeu**

Christian Gremaud
François Gremaud

Mise en scène, conception

François Gremaud

Texte

François Gremaud
avec la collaboration de Christian
Gremaud

Assistanat à la mise en scène et en tournée

Odile Cantero

Assistanat en tournée

Élima Héritier

Accompagnement artistique et linguistique

Emmanuelle Laborit
Jennifer Lesage-David
IVT – International Visual Theatre

Direction technique 2b company

William Fournier

Musique

Arrangement : Luca Antignani
Interprétation : Quatuor Espejo
Stephan Eicher

Son

Anne Laurin

Lumière

William Fournier

Costumes

Anne-Patrick Van Brée

Interprètes LSF (langue des signes française) en création

Mélanie Monnard
Lorette Gervais

Traduction et surtitres

Sarah Jane Moloney (anglais), Sophie
Müller (allemand)

Administration, production, diffusion

Michaël Monney
Noémie Doutreleau
Morgane Kursner

Photographe

Portraits : Niels Ackermann / Lundi 13
Scène : Dorothee Thébert-Filliger

Production

2b company

Coproductions

Théâtre Vidy-Lausanne (CH)
Théâtre de la Cité – CDN de Toulouse-
Occitanie (FR)
Comédie de Genève (CH)
Maillon, Théâtre de Strasbourg – Scène
européenne (FR)

Soutiens

La 2b company est au bénéfice d'une
convention de soutien conjoint avec La
Ville de Lausanne, le Canton de Vaud et
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la
culture.

Loterie Romande
Fondation Jan Michalski
Fondation Ernst Göhner
Fondation Philanthropique Famille
Sandoz
Fondation Leenaards
Pour-cent culturel Migros

Biographie de François Gremaud – Direction, mise en scène, écriture



« Après avoir entamé des études à l'École cantonale d'Arts de Lausanne (ECAL), François Gremaud suit à Bruxelles une formation de metteur en scène à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS).

2b company

Il co-fonde avec Michaël Monney l'association 2b company en 2005, structure avec laquelle il présente sa première création, *My Way*, qui rencontre un important succès critique et public.

Son spectacle *Simone, two, three, four* en 2009 marque sa première collaboration avec le plasticien Denis Savary, ainsi qu'avec Pierre Mifsud, Catherine Büchi et Léa Pohlhammer.

En 2009, à partir d'un concept spatio-temporel unique qu'il a imaginé, il présente *KKQQ* dans le cadre du Festival des Urbaines à Lausanne, qui marque le début de sa collaboration avec Tiphany Bovay-Klameth et Michèle Gurtner.

Produits par la 2b company, ils fondent ensemble le collectif GREMAUD/GURTNER/BOVAY et sous ce nom co-signent entre 2009 et 2019 *Récital*, *Présentation*, *Western dramedies*, *Vernissage*, *Fonds Ingvar Håkansson*, *Les Potiers*, *Les Soeurs Paulin*, *Pièce* et – en collaboration avec Laetitia Dosch – *Chorale*.

En 2024, le collectif signe *La Magnificité*, sa nouvelle création.

Dans le même temps, toujours au sein de la 2b company, François Gremaud poursuit ses activités de metteur en scène et présente *Re* en 2011, sa seconde collaboration avec Denis Savary.

Il crée une première version de *Conférence de choses* en 2013, spectacle interprété et coécrit par Pierre Mifsud. Le cycle complet de neuf *Conférences de choses* est créé en 2015 à Lausanne et Paris. Sa version intégrale dure huit heures et rencontre un important succès critique et public, en Suisse comme en France.

À l'invitation du Théâtre Vidy-Lausanne, il écrit et met en scène *Phèdre !* d'après la pièce de Jean Racine en 2017. Interprété par le comédien Romain Daroles, le spectacle – salué par la critique internationale – est joué dans le cadre du Festival d'Avignon 2019.

Après *Phèdre !*, il crée *Giselle...* (2020), interprétée par Samantha van Wissen,

puis *Carmen*. (2023) interprétée par Rosemary Standley, second et troisième volets de la trilogie qu'il consacre à 3 grandes figures féminines des arts vivants classiques.

Interprétée par Aurélien Patouillard, *Auréliens* (2020) est la transposition sur scène d'une conférence qu'Aurélien Barrau a donnée à l'Université de Lausanne sur ce qu'il appelle « Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité ».

En 2018, il coécrit et co-interprète *Partition(s)* avec Victor Lenoble, avec qui il crée *Pièce sans acteur(s)* en 2020.

À l'invitation de la Haute École des Arts de la Scène La Manufacture à Lausanne, il crée *Aller sans savoir où* (2021), spectacle qui, en décrivant son propre processus d'écriture, aborde – outre des questions de modes opératoires – les questions de joie, d'idiotie et de réel qui sont au cœur du travail de son auteur.

En 2022, il crée *Allegretto*, seul en scène dans lequel, pour tenter de faire entendre « de quelle manière » l'*Allegretto* de la 7^e symphonie de Beethoven s'est littéralement inscrit en lui, il évoque le film dans lequel, à l'âge de 7 ans, il l'a entendu pour la première fois.

Hors 2b company

Parallèlement à ses activités au sein de la 2b company, François Gremaud se met au service de divers projets. En 2009, il met en scène *Ma Solange, comment t'écrire mon désastre*, Alex Roux de Noëlle Renaude pour la Cie La Mezza Luna, plus de 18 heures de spectacle présentées en 18 épisodes, spectacle intégralement repris à Théâtre Ouvert à Paris en 2017.

En 2014, au Festival d'Automne de Paris, il joue sous la direction de la compagnie française GRAND MAGASIN dans *Inventer de nouvelles erreurs*. Depuis 2014, au sein du collectif SCHICK/GREMAUD/PAVILLON, il présente *X MINUTES*, un projet évolutif inédit: le spectacle, d'une durée initiale de 0 minute, s'augmente de 5 nouvelles minutes – jouées dans la langue du pays d'accueil – à chaque fois qu'il est présenté dans un nouveau lieu.

En 2024, il coécrit et met en scène le spectacle *Seul en scène* de Stephan Eicher.

Entre deux projets théâtraux, François Gremaud compose des chansons minimalistes (*Un dimanche de novembre*, album écrit, enregistré et diffusé en un jour) ou festives (*Gremo & Mirou*, une chanson de Noël chaque année depuis 2008) et intervient régulièrement à la Haute École des Arts de la Scène La Manufacture à Lausanne, dans les filières Bachelor (comédiens), Master (metteurs en scène), Formation continue et Recherche & Développement.

François Gremaud est lauréat des Prix Suisses de Théâtre 2019.

En 2022, il est lauréat du Grand prix de la Fondation Vaudoise pour la Culture.

Biographie de Christian Gremaud – Interprète



Christian Gremaud, a grandi entre Lausanne, Marly et Fribourg avant de s'établir à Berne en 2020. Après avoir obtenu sa maturité au Collège Sainte-Croix à Fribourg, il poursuit ses études à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg, où il obtient une licence en sciences de l'éducation, économie politique et pédagogie curative. Désireux de développer une expertise transversale, il complète son parcours académique avec un Diplôme d'études avancées (DAS) en gestion de la communication à la Haute école de gestion de Fribourg.

Malgré les défis liés à sa surdité profonde diagnostiquée dès l'enfance, Christian a toujours su faire preuve de résilience et d'une volonté exceptionnelle. Grâce à son engagement personnel et celui de ses parents, il a réussi à s'intégrer dans des classes ordinaires, puis à accéder à des études supérieures, malgré les discriminations rencontrées.

Professionnellement, Christian a construit une carrière riche et variée, principalement axée sur la communication et les droits des personnes en situation de handicap. Il a notamment occupé des postes de responsabilité à Pro Infirmis, à la Fondation Procom et à la Fédération Suisse des Sourds, où il a développé des stratégies de communication, coordonné des campagnes de sensibilisation, et défendu des politiques inclusives.

En parallèle, il s'est investi en tant que traducteur freelance de textes en langue des signes française et enseignant de cette langue, renforçant ainsi les liens entre les communautés sourdes et entendantes.

Christian milite activement pour l'inclusion des personnes handicapées, notamment à travers le Parti Socialiste Suisse, pour lequel il est candidat au Conseil de ville de Berne en novembre 2024.